

Oradour-sur-Glane est une commune du Limousin. Le 10 juin 1944, les nazis, par mesure de représailles, y massacrèrent 643 personnes dont 500 femmes et enfants. Ceux-ci périrent enfermés dans l'église à laquelle les nazis avaient mis le feu.

Le poème « Oradour » a été écrit en 1944 par Jean Tardieu, qui participa aux publications clandestines de la Résistance.

La structure du poème

Le poème est composé de plusieurs strophes irrégulières, rassemblant des vers isométriques (de même longueur) non rimés.

Les choix d'écriture

Pour représenter la destruction, le poète a choisi de multiplier les négations pour décrire le village : il énumère tout ce qui a disparu, les êtres humains, les bâtiments, les signes de vie... mais en les niant.

Il utilise les répétitions, notamment l'anaphore (répétition en début de vers) du nom Oradour : pour lutter contre la destruction et l'oubli, ce nom est martelé tout au long du poème. D'ailleurs le village est réduit à l'état de « cri » : il est devenu le symbole de la « honte », de la barbarie de la guerre qui l'a rayé de la carte.

Le poète fait partager ses émotions aux lecteurs : devant l'horreur que représente Oradour, il ressent de l'effroi car il est incapable d'en parler ou de l'imaginer (voir strophes 3 et 4, le cauchemar à la strophe 4). En réaction, le poème se conclut sur des appels à la vengeance : Tardieu se place dans la lignée des poètes de la Résistance. Son texte est cri de révolte face au désastre.

Le poème est un moyen de lutter contre l'oubli, en rappelant sans cesse aux lecteurs le nom d'Oradour et ce que ce village n'est plus.

Description du tableau

Henri Rousseau, dit le Douanier Rousseau, a participé à la guerre contre la Prusse de 1870. Profondément marqué par cette expérience, il représente la guerre sous la forme d'une femme habillée de blanc, tenant une torche fumante d'une main et une épée de l'autre, qui descend d'un cheval noir monstrueux. À ses pieds se trouvent des cadavres, pour certains démembrés, sur lesquels des corbeaux viennent se nourrir.

Le paysage est dévasté : les arbres sont morts, le sol est nu, les nuages ont une couleur rouge qui rappelle le sang.

Propositions d'interprétation

La figure féminine au centre du tableau évoque la déesse romaine Bellone, divinité de la guerre : c'est une allégorie. On notera son sourire effrayant et sa course qui sème la mort et la destruction. Le cheval noir qui se trouve derrière elle est déformé, monstrueux : il rappelle les cavaliers de l'Apocalypse, qui répandent les désastres sur la terre.

La structure du tableau met en valeur ces deux entités : ils sont encadrés par les figures horizontales que constituent les cadavres et les nuages, et par les formes verticales des arbres.

Comme dans le poème de Tardieu, la représentation de la destruction se fait aussi par l'absence : ici l'absence de couleur. Le noir (le cheval, les arbres et le sol), le blanc (la robe de la déesse et les cadavres) et le rouge (nuages) dominent, rappelant la mort et le sang, alors que le vert, couleur de l'espoir, n'apparaît pas.

Ce tableau que l'on associe à l'art naïf (simplification, absence de perspective) permet, grâce à stylisation même, de représenter l'irreprésentable, la destruction de toute vie.